

Paul Berner et le P. Hyacinthe Loyson

Autor(en): **Berner, Paul / Loyson, Hyacinthe / Couzi, J. B.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Internationale kirchliche Zeitschrift : neue Folge der Revue internationale de théologie**

Band (Jahr): **35 (1945)**

Heft 1-2

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-404204>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Paul Berner et le P. Hyacinthe Loyson.

(Une correspondance inédite.)

Le 28 février 1942 mourait âgé de 84 ans un grand ami de la cause catholique-chrétienne: M. Paul Berner, D^r h. c. de l'Université de Neuchâtel. Cet ancien directeur de l'École d'horlogerie de la Chaux-de-Fonds avait une splendide culture générale et s'était passionné sa vie durant pour toutes les études sérieuses. Le P. Hyacinthe écrivait de lui, le 2 septembre 1908, à M. le curé Rais: «Ses lettres et ses entretiens philosophiques et religieux m'avaient donné pour lui une grande estime.» La correspondance échangée entre ces deux belles âmes a un intérêt général qui n'échappera pas à nos lecteurs.

Le 19 août 1906, le P. Hyacinthe prononçait à la Chaux-de-Fonds un important discours sur «l'athéisme contemporain». Paul Berner était de ses auditeurs. Et c'est à cause de ce discours ou plus exactement de la suite qu'il devait avoir que commença cette correspondance.

«La Chaux-de-Fonds, 12 septembre 1906.

Cher et honoré monsieur,

Monsieur le curé Rais m'a remis, il y a quelques jours déjà, votre notice sur „les religions monothéistes et leurs rapports“. Des circonstances imprévues et pressantes m'ont empêché jusqu'ici de remplir mes devoirs de reconnaissance et de politesse. Je vous prie donc, monsieur, d'agréer mes excuses de venir tardivement vous remercier de votre aimable envoi auquel vous avez eu la bonne pensée d'ajouter une belle et précieuse dédicace.

Permettez-moi d'ajouter que votre discours est non seulement très éloquent, mais qu'il me paraît aussi profondément religieux, car il s'en dégage ce qui est l'essence même de la religion du Christ: la bonté, la bonté que je retrouve associée à tant d'autres nobles sentiments dans vos publications, dans votre admirable „Testament“ entre autres...

Savez-vous, monsieur, qu'il m'arrive parfois d'établir un parallèle entre vous et l'évêque Myriel des „Misérables“, dont

Victor Hugo nous dit que ce qui l'éclairait „c'était le cœur“, que sa sagesse était faite de la lumière qui vient de là. . . , mais contrairement à l'évêque Myriel vous savez qu'aujourd'hui on ne saurait laisser de côté les questions prodigieuses qui attirent et qui épouvantent, les perspectives insondables de l'abstraction, les principes de la métaphysique: la destinée, le bien et le mal, les guerres de l'être contre l'être, la conscience de l'homme, la transformation par la mort, l'âme, la nature, la liberté, la nécessité; problèmes. . . sur lesquels se penchent les gigantesques archanges de l'esprit humain. Vous savez qu'aujourd'hui il est nécessaire de répondre par de bonnes raisons aux arguments de ceux qui ont perdu la foi. Et bien, je crois fermement qu'une seule doctrine philosophique: le personnalisme de Renouvier peut fournir aux penseurs ces bonnes raisons et des réponses satisfaisantes aux questions troublantes que soulèvent les grands problèmes précités.

Si vous vous décidez, comme je l'espère vivement, de donner, dans notre ville, la seconde partie de votre conférence dont tous les auditeurs ont gardé un souvenir réconfortant et ineffaçable — vous pouvez en juger par l'article du Franc Parleur, que vous trouverez sous ce pli — il serait utile, je crois, de présenter sous la forme éloquente qui vous est habituelle, les solides arguments développés par Renouvier, notamment dans son étude sur „l'Idée de Dieu“ . . .

Il ne faut pas se le dissimuler, le nombre de ceux qui n'accordent plus aucune créance au dogme de l'immortalité et à l'Être suprême va croissant. Comme le disait le regretté maître, la veille de sa mort, „il y a en ce moment un fort courant en faveur de l'athéisme. Si ce courant l'emporte, il conduira directement la démocratie à l'anarchie morale. C'est pour la démocratie un grand danger“.

Tout dernièrement un médecin me disait que pour lui toutes ces questions étaient définitivement résolues par le phénomène de la paralysie générale du cerveau qui nous montre comment disparaît définitivement et avant la mort de l'individu ce que l'on désigne communément sous le nom d'âme, et il ajoutait qu'il lui paraissait absolument oiseux de s'occuper de questions qui ne répondent à rien. Et légion sont ceux qui pensent comme ce médecin, d'ailleurs intelligent, très au courant du mouvement scientifique, mais absolument ignorant des théories de Renouvier.

Vous voyez, cher monsieur, combien, il importe d'éclairer les foules, aussi j'espère que les habitants de la Chaux-de-Fonds auront bientôt le plaisir d'entendre la seconde partie de la conférence dont la première a eu l'énorme succès que vous savez et une heureuse influence non seulement sur ceux qui partagent vos idées, mais encore sur bon nombre de sceptiques. . .

Connaissez-vous cette étude de Renouvier sur „l'Idée de Dieu“ ? Si ce n'est pas le cas, je me ferai un plaisir de vous adresser une copie de la partie purement critique de ce remarquable travail. . .

Mon ami L. Prat m'annonce qu'il vous écrira prochainement au sujet de notre entretien du 21 août, dont je lui ai touché quelques mots, il ajoute que Charles Renouvier vous aimait beaucoup. . .

P. Berner. »

Cinq jours après — le 17 septembre — le P. Hyacinthe répondait de Genève.

« Permettez-moi, cher monsieur, quoiqu'il me soit difficile d'écrire en ce moment — de vous remercier de votre belle et bonne lettre.

Oui, vous avez raison, mille fois raison, tout en nous efforçant de soulager les misères du corps et du cœur, nous ne devons pas oublier les angoisses de la raison, et c'est là même l'un des premiers devoirs de l'homme envers l'homme, quand il a ce qu'il faut pour le bien remplir.

Je ne suis pas d'accord avec Renouvier sur tous les points de sa philosophie, mais je lui suis infiniment reconnaissant de ce que après avoir conquis pour lui-même les grandes certitudes métaphysiques et morales, il les a exposées sous une forme neuve et profonde, capable de frapper les hommes de ce temps. Sa philosophie du personalisme est une sorte de religion, car, avec elle, on peut bien vivre et bien mourir.

Au revoir, je l'espère, cher monsieur, à Genève ou à La Chaux-de-Fonds, et, en attendant, je vous offre mes meilleurs vœux pour notre effort commun vers le Royaume des Fins.

Hyacinthe Loyson.

P. S. J'accepte avec reconnaissance l'offre que vous voulez bien me faire de me prêter la partie critique du travail de Renouvier sur l'Idée de Dieu. J'en aurai grand soin et vous la rendrai après en avoir pris connaissance. »

La réponse de M. Berner se fit attendre quelques mois. N'oublions pas qu'il était le directeur de l'importante école d'hologerie de la Chaux-de-Fonds, ses obligations professionnelles étaient donc très graves. C'est seulement le 28 décembre 1906 qu'il trouve le temps d'écrire l'importante lettre suivante.

« Cher et honoré monsieur,

Je viens tenir ma promesse, un peu tard, il est vrai, je vous en demande mille excuses, mais des travaux qu'il ne m'était pas possible de renvoyer m'ont empêché de vous écrire plus tôt.

Après avoir montré que l'existence des coordinations d'ordre individuel, ou fonctions, exige une raison d'être des lois communes à ces fonctions, qui s'assemblent sous la relation générale de sujet à l'objet, Renouvier pose la question ou postulat de la divinité comme suit: „qu'elle est l'origine, quelle est la nature de cette unité de loi, quand je la considère en dehors et au-dessus d'une conscience particulière, de la mienne, à moi qui m'en forme actuellement l'idée et m'en demande la raison? C'est en ces termes que nous sommes amenés par la théorie des lois à nous poser la question du troisième postulat. Après la liberté, après la vie future, qui sont des conséquences inductives de la croyance à la loi morale, vient le postulat de la divinité, motivé dans notre conscience par le besoin logique d'une garantie supérieure et universelle de l'ordre moral, des fins morales du monde. Pour la méthode que nous suivons, l'existence et l'unité de Dieu se présentent sous la forme de l'existence de l'unité de la loi qui régit le monde, et il s'agit de savoir si, selon nos principes, cette loi est réalisée en une conscience et par une volonté créatrice.

L'éternité du monde phénoménal se trouvant exclue de nos spéculations par le principe de contradiction, ce qu'on appelait en théologie „la nature divine“ et qui renfermait les infinis, les contradictoires, doit en être bannie également...“

L'idée de „nature divine“ une fois écartée pour faire place à l'idée de personne en un sens intelligible de personnalité, la thèse du premier commencement des phénomènes, unie au postulat de la divinité pour la garantie des lois morales, exige que les lois de l'univers, desquelles la divinité est alors le siège, soient considérées comme produites sans antécédents d'aucune sorte, ou par création. La conscience ou les consciences dont on ne peut séparer l'idée et l'existence des lois, ont pour la même raison un commencement et le même qu'elles; et le commencement, à ce point de vue de la

pensée, ne peut se nommer que Volonté. Ce que nous chercherions à concevoir avant cela, en dehors de cela, est, pour la connaissance, l'abîme et l'abîme où les mystiques ont essayé de descendre n'est pas lui-même, quoiqu'on en pense, une connaissance. Mais devons-nous admettre l'unité de conscience à l'origine ? Voilà maintenant la question que nous pouvons envisager, car ni la nécessité logique du premier commencement, ni la détermination du caractère de l'origine, en tant que Pensée et Volonté, ne nous prescrivent par eux-mêmes un choix entre les hypothèses de l'unité et de la pluralité de cause première et créatrice ? qui satisfont l'une comme l'autre, au principe de contradiction et au principe idéaliste de la conscience comme essence universelle. La démonstration de l'unité de Dieu a toujours paru dans le dogmatisme spiritualiste un point faible, même alors qu'on admettait couramment les prémisses métaphysiques dont la critique de la raison a démontré le paralogisme. Le fait de l'unité des lois, rapproché de l'idée de spontanéité absolue, ou liberté pure, dans cela qui fut le premier commencement, conduit la méthode phénoméniste à embrasser l'hypothèse de l'unité de création ou unité de Dieu, parce que sans celle-ci l'unité des lois ne s'expliquerait pas.

Il faut qu'on nous accorde de considérer notre monde, abstraction faite de tout autre qui pourrait exister, et de nous enfermer dans la sphère des catégories de notre connaissance, mais cela posé, il est manifeste que tous les êtres vivants sont par leurs désirs ou appétits, leurs perceptions et leur actes, placés dans l'espace et dans le temps, qu'ils ont à faire à des quantités, discernent des qualités, éprouvent et produisent des changements, ont les sentiments de la causation et de la poursuite des fins. C'est cela qui est l'unité des lois, sur le fond commun de conscience ou rapport représenté de sujet à objet. Et non seulement les êtres sont faits sur ce patron commun, mais encore il se trouve que, mis en rapport les uns avec les autres, parvenus par la réflexion à comparer leurs impressions et leurs idées, ils en constatent l'harmonie ; leurs sensations s'accordent, leurs inférences les mènent aux mêmes conclusions ; ils n'ont tous qu'un même monde et qu'une logique, une même science des choses ; il leur semble naturellement qu'ils existent dans un espace et dans un temps indépendants des représentations qu'eux ou leurs semblables peuvent en avoir et que la matière des corps perçus est quelque chose de différent des perceptions sans avoir aucun rapport de nature avec elles. C'est

qu'ils ne possèdent les lois que communiquées, étant des consciences créées et non créatrices, et ne font en les appliquant qu'obéir à une nature reçue. Mais alors le monde n'a qu'une seule et même origine. S'il en était autrement, si le monde avait commencé par des consciences multiples et mutuellement indépendantes, pourquoi se seraient-elles accordées dans la représentation des choses ? On peut concevoir, en abstrait, qu'il fut venu primitivement des êtres pensant et jugeant selon d'autres formes et d'après des catégories tout autres que les nôtres, mais ces êtres et ceux de notre monde auraient été mutuellement incommunicables, auraient donc appartenu à des mondes différents. Ces pures possibilités sont hors de la question qui concerne notre monde et notre Dieu.»

Dans les papiers de Paul Berner je trouve, sans aucune date, sur une carte de visite ces quelques lignes du P. Hyacinthe qui me semblent être une réponse à la lettre précédente.

«Vous m'avez écrit une lettre très intéressante, à laquelle je n'ai pu encore répondre. Je lis, je pense, *j'aime*, mais il m'est difficile d'écrire.

Ma pensée va toujours beaucoup vers Renouvier.»

Puis ce fut, entre ces deux grandes âmes, un silence épistolaire de deux ans, du moins d'après les documents que je possède. En août 1908 le Père Hyacinthe lut dans un journal la mise au concours de la place de directeur de l'École de mécanique. Il confondit cette école avec celle de l'horlogerie et crut à la mort de son correspondant. Il en écrit au curé Rais qui transmet la lettre à M. Berner et celui-ci répondit à la date du 6 septembre 1908.

«Cher monsieur,

Monsieur le curé Rais a eu l'amabilité de me transmettre votre carte postale du 2 septembre, par laquelle vous lui faites part des craintes que vous a suggérées l'annonce de la mise au concours du poste de directeur de l'école de mécanique de la Chaux-de-Fonds. Il s'agit dans le cas particulier de mon collègue de l'école de mécanique qui a dû démissionner à la suite d'un différent avec la commission de l'école.

Oui, cher monsieur, je suis toujours à la tête de ma famille et même, depuis deux jours, l'heureux grand-papa d'une délicieuse petite-fille, aussi est-ce avec empressement que je viens, ici, vous

exprimer toute ma reconnaissance du bon et bienveillant souvenir que vous avez gardé de moi.

Puisque j'en ai l'occasion, je me permettrait de revenir sur un point de doctrine qui fut autrefois l'objet de notre correspondance. Je veux parler de la question de Dieu à l'origine des choses. Vous connaissez la théorie de Renouvier, l'éminent rédacteur de „l'Année philosophique“. M. Fr. Pillon est arrivé à d'autres conclusions et d'une lettre qu'il m'écrivit je détache le passage très intéressant que voici: „Les deux questions les plus obscures et les plus difficiles de la métaphysique sont, à mon avis, celle du mal et celle de l'éternité divine. J'ai toujours repoussé la solution donnée par Renouvier à la première. Mais j'ai longtemps admis ses vues sur la seconde; j'ai longtemps pensé comme lui, que la logique finaliste imposait la thèse du commencement universel et absolu, même du commencement de Dieu et je n'ai pas hésité à l'écrire. Je reconnaissais bien que cette thèse choque le sentiment religieux et fait violence à la raison. Mais je m'y confirmais, en remarquant qu'exister éternellement sans cause ou commencer sans cause sont choses qui reviennent au même et n'offrent pas plus de difficulté à la pensée l'une que l'autre. Je tiens maintenant que c'est là une erreur. Je l'ai rectifiée, en me rendant compte de la différence profonde, essentielle, qui existe entre l'espace et le temps, et qui en entraîne une, non moins essentielle, entre ces deux attributs classiques de Dieu: l'immensité et l'éternité. Je ne vous en dis pas davantage. Je compte bien examiner et traiter, quelque jour, avec les développements nécessaires, cette grande question de l'éternité et de l'immutabilité divines, en reprenant, pour la terminer, la suite de mes articles sur la critique de Bayle. Je le voudrais, mais le pourrai-je? Cela dépend du nombre d'années qu'il me reste à vivre.“

Ce que dit M. Pillon me paraît d'une haute importance; car si l'inconcevable peut être pour le logicien l'objet d'une croyance légitime, il ne saurait en être de même de ce qui implique contradiction. L'homme étant tenu, sous peine de déchéance, d'observer les lois de l'entendement au même titre que celles qui lui servent de règles de conduite dans le domaine matériel.

Veillez agréer, cher monsieur, l'expression de ma sincère et respectueuse amitié.

Paul Berner.»

Le 8 octobre suivant, le Père Hyacinthe répondait de Genève, sa belle calligraphie n'est plus aussi ferme.

« Mon cher monsieur,

Votre lettre m'a rassuré. Je suis bien aise de vous savoir encore et pour longtemps, je l'espère, sur cette terre où votre famille et vos amis vous entourent et où vous faites tant de bien.

J'ai lu avec un grand intérêt ce que vous écrit M. Pillon sur l'éternité de Dieu. Moi aussi sur ce point, comme sur plusieurs autres, du reste, je me sépare résolument de notre grand philosophe (Renouvier). „*Amicus Plato, magis amica veritas*“.

De toutes ces choses et d'autres encore, je voulais vous écrire un peu longuement, mais le temps m'a manqué et aussi les forces, durant ces dernières semaines.

Et maintenant, je me dispose à partir pour Paris, où nous comptons passer l'hiver. Si vous aviez quelque communication à me faire, vous pouvez toujours m'écrire à Genève, d'où ma correspondance me sera fidèlement envoyée.

Intellectuellement et affectueusement à vous, et religieusement aussi.

Hyacinthe Loyson.»

La dernière lettre du P. Hyacinthe est datée du 4 janvier 1911. Elle prouve — comme on peut s'en rendre compte — que cette philosophique correspondance continua entre les deux amis. Je n'ai pas trouvé malheureusement dans les papiers de Paul Berner d'autres textes. Voici la lettre du P. Hyacinthe. Il faut pour en comprendre les dernières lignes se souvenir que Madame Loyson était morte le 3 décembre 1909.

« Genève, 3, rue du Conseil général, le 4 janvier 1911.

Je vous remercie de vos bons souhaits, cher monsieur, et je vous prie d'agréer les miens.

Ce que vous me dites sur le véritable esprit de l'Évangile et sur le caractère distinctif des véritables Églises, me touche particulièrement. Nous sommes bien d'accord sur ces questions essentielles.

Je n'ai pas encore rejoint mon fils à Paris. Genève me retient plus que je ne m'y attendais par le charme d'amitiés nombreuses et fidèles et par le souvenir tout à la fois amer et doux des plus belles années de ma vie.

Je suis toujours sous le poids de la perte irréparable que j'ai faite, il y a un an, et je ne retrouve de consolation que dans la parole de ce *Credo* qui est le mien, à un double titre, comme chrétien et comme penseur. „*Et expecto resurrectionem mortuorum et vitam venturi saeculi.*“

Cordialement à vous

Hyacinthe Loyson.»

Sur cette profession de foi se termine cette correspondance, le P. Hyacinthe devait mourir 13 mois plus tard, le 9 février 1912.

La Chaux-de-Fonds.

J. B. Couzi.
